

Alain Faumont

Les Souvenirs
incontrôlables

Nouvelles

&DOM



www.alindaumont.com
<https://alindaumont.wixsite.com/livres>
<https://alindaumont.wixsite.com/peintures>
contact@alindaumont.com

Tous droits de reproduction, de traduction et
d'adaptation réservés pour tous les pays.
Déposé CopyrightFrance.com

© Alain Daumont, 2024
ISBN 978-2-917105-75-7





Alain est parti en laissant dans mon ordinateur des textes, des dessins, et aussi des titres pour de futurs livres. J'ai trouvé dommage que ces potentiels ouvrages ne voient pas le jour. Mes attributions pour les précédentes éditions étant la composition et la mise en page, je n'ai qu'à puiser dans ce vivier pour donner vie à ces projets orphelins...

Avec beaucoup d'émotion, j'ai refait ce travail pour produire le recueil que vous avez entre les mains.

Dans l'avenir, pourquoi pas... peut-être d'autres !

*Dominique Gobetti Daumont
Décembre 2023*



LES VIEUX MÉTIERS DE PARIS



ÉDITIONS DOUTRETOMBE

Priscilla l'inachevée

LA TOUR EIFFEL s'élançait encore au-dessus des toits, émergeant de la brume. Malgré les indispensables travaux de réfection engagés, son inclinaison causée par une rouille dévorante l'apparentait à la tour de Pise. Vus du ciel, les immeubles ressemblaient à des forêts artificielles de tuyaux alimentant les habitations d'un air considéré dorénavant comme pur. Les terrasses transformées en zones d'atterrissage s'étaient multipliées par dix en quelques années pour accueillir des engins aux allures singulières de bourdon ou de plante exotique. On était bien loin du Paris de Victor Hugo ! Priscilla haussa les épaules au ralentissement des pales d'un hélicoptère : « Ils sont encore sortis se chercher de la bouffe. Pas possible, ils ne pensent qu'à ça ! »

Au lever du jour, les immenses plaques de vitrocéramique qui recouvraient les rues projetaient des reflets irisés sur les façades ; le soir, grâce au phénomène de réfraction, plusieurs petits soleils s'alignaient à l'horizon. Le moment préféré de Priscilla... celui de la chasse quotidienne.

Les bars louches de Saint-Germain pour une collectionneuse éclectique, une véritable pépinière d'êtres *humains* ! Tout en extirpant une olive verte d'un verre conique à pied métallique, elle s'approcha lentement de Louis et lui sourit. Il ne ferait pas exception. Malgré ce qu'il avait ingurgité, il se sentit obligé de lui répondre et sans qu'il comprenne, elle l'avait déjà entraîné au sous-sol et renversé brutalement à plusieurs reprises : un contact inexprimable, un vertige indicible, puis le noir total et l'oubli.

Quand il ouvrit les yeux, le jour se levait sur la dame de fer ; elle occupait toute la largeur de la fenêtre, il devait donc se

❧ Les souvenirs incontrôlables ❧

trouver quelque part dans le 15^e arrondissement. Une substance coulait en filet avec régularité sur son visage, longea son cou et se répandait sur ses épaules, ses jambes étaient lourdes, enlisées jusqu'aux genoux. Il avança la main, il était sous un dôme de verre. Bien que niant cette réalité il dut se rendre à l'évidence, il était enfermé dans un sablier.

Il frappa violemment la paroi. Priscilla qui travaillait à son bureau se leva, visiblement agacée, et le retourna avec son contenant ; cela, sans difficulté. Malgré cette fâcheuse posture, il avait maintenant une vue globale des lieux.

De la cheminée en marbre rose, un mignon lapin blanc lui fit un signe amical. Priscilla surprit le geste, secoua la boule à neige dans laquelle l'animal se trouvait ornant ainsi son pelage de quelques paillettes. Le message était clair, pas de privautés. Au fond de la pièce, un homme en costume sombre baignait dans le liquide verdâtre d'une bouteille en verre fumé. En fin connaisseur, Louis pensa à du *Génépi*. Il avait l'air desséché. Surtout bien mort ! Bref, un spectacle macabre. Priscilla ne toucha pas la bouteille, elle n'avait rien à reprocher à la momie. Peut-être avait-elle peur de le désagréger ? Il repéra des cornues sur un buffet médiéval et de gros bouquins dont l'un avait pour titre *De la génétique à la robotique*. C'est à ce moment-là qu'un livreur sonna à la porte.

Le colis contenait des fioles, un liquide de synthèse qu'elle vida en partie dans plusieurs récipients, puis elle y plongea de grands insectes vivants et elle compléta sa tâche avec le reste des produits. Elle se dirigea ensuite vers un semblant de cuisine (plutôt un laboratoire, pensa-t-il) et enroula autour de son bras le cordon transparent d'une sorte de centrifugeuse. Une dégustation mécanique ? L'heure de sa pause sans doute ! Puis elle se remit rapidement à sa table de travail sans regarder ce qui se passait ailleurs.

Louis essayait de faire basculer le sablier à grands coups de reins, elle devait comprendre qu'il veuille sortir. Le bruit la surprit. Elle se retourna et parut inquiète en le voyant ainsi

❧ *Priscilla l'inachevée* ❧

déséquilibré. Elle se précipita, mais il était trop tard, dans sa chute, le sablier se brisa en mille éclats. Une fine poussière se répandit dans la pièce, elle en reçut dans les yeux et dans la bouche, elle était furieuse, elle n'arrivait plus à s'orienter. Elle fit deux tours sur elle-même, s'arrêta, immobile, sans réaction. C'est alors que Louis réalisa qu'elle était de chair, certes, mais également d'électronique. Un être hybride ! Dans des expositions de robotique et d'intelligence artificielle, il avait déjà observé des robhumains, mais jamais d'aussi près qu'aujourd'hui.

Il retrouva son calme et l'étudia. Vu les circonstances, il ne s'était pas soucié de son apparence, mais Priscilla était très belle. Sa peau avait le grain et la finesse de ceux d'une femme et on devinait ses seins sous son corsage soulevé par une respiration régulière. Il débarrassa ses vêtements des éclats de verre et, avec d'innombrables précautions, il extirpa du coin de ses yeux et de sa bouche les plus petites particules. Lorsqu'il lui maintint la tête pour enlever le sable, il sentit sous son épaisse chevelure de jais des implants sous-cutanés. Ne pas secourir cet être dépourvu de la moindre once de charité ne l'avait même pas effleuré... Alors qu'il se demandait si elle possédait un cerveau humain, elle répondit que oui à son grand étonnement, car il n'avait pas prononcé un mot. Elle était fatalement télépathe. Louis ne savait plus qui était la belle et qui était la bête. Il se contenta de l'observer. Son rythme cardiaque ne cessait d'augmenter, ses yeux s'illuminèrent de façon artificielle et il passa entre eux quelque chose d'indéfinissable. Elle ne détachait plus son regard de lui. Elle était consciente que sans lui, le système d'autodestruction de la prodigieuse machine qu'elle incarnait se serait mis en route. Elle bougea ses mains, tout était normal. Elle lui proposa de manger quelque chose. Bien que désarçonné par son offre, il accepta, il était affamé, mais qu'allait-elle lui servir ? Toutefois, le frigo ne contenait que des aliments tout à fait ordinaires. Il fut plutôt rassuré quand elle s'inquiéta de sa présence chez elle, le sable avait bien dérégulé quelque chose, l'incident avait perturbé ce qui définissait son identité. Ils passèrent un bon moment à

~ Les souvenirs incontrôlables ~

parler de tout et de rien. Il l'interrogea : elle était bien consciente de l'anomalie. Souhaitait-elle retrouver une complète autonomie ? Devait-il pousser plus loin ses investigations ? Elle répondit que oui comme une enfant qui n'aurait pas eu le temps de réfléchir. Louis apporta un attirail des plus sophistiqués de son atelier, il allait enfin pouvoir mettre en application ses talents d'autodidacte. Expérimenter sur un être mi-humain et mi-technologie comme Priscilla avant cette aventure aurait paru inconcevable.

L'automne arrivait et les promenades au Luxembourg prenaient des allures de travaux pratiques. Priscilla triturait la terre dans ses mains, touchait les arbres, les feuilles et les pierres, et ensuite questionnait systématiquement Louis qui répétait sensiblement la même chose en se demandant où cela le conduirait. Elle était intarissable. Devant la vitrine d'un bouquiniste, un livre sur les vieux métiers de Paris avec des blanchisseuses en couverture suscita un interrogatoire en règle, alors il l'acheta, tout en présumant qu'elle avait dû s'évader d'un laboratoire, l'extravagance de ses actes procédait vraisemblablement d'un dysfonctionnement informatique pour avoir bifurqué dans une direction dépourvue de la plus élémentaire conscience. Il lui manquait les principes fondamentaux d'une existence humaine. Les spécimens disséminés chez elle illustraient sa dérive, et il était bien placé pour le savoir, il avait failli tout y perdre. Et pourtant, Louis la regardait presque avec amour, partagé entre l'envie de retrouver son quotidien routinier et l'idée de la protéger de ceux qui devaient la chercher. Il s'efforçait de donner un sens à sa vie.

Priscilla devinait toutes ses pensées. Alors qu'il allait quitter l'appartement, elle le rattrapa sur le pas de la porte : « Fais ce que tu dois faire, je ne t'en voudrai jamais ! » Cette intention révélait des sentiments humains. Elle avait donc progressé, il avait eu raison de s'entêter, cependant, par lâcheté ou par goût du désordre, il résolut de partir, de laisser faire le destin. D'ailleurs, un être comme Priscilla avait-il un destin ?

❧ Priscilla l'inachevée ❧

Quand neuf heures sonnèrent puis onze Priscilla comprit qu'il ne rentrerait pas. Elle ouvrit la porte cadénassée de son armoire. Elle choisit au milieu d'une collection de *pelleteries*, toutes plus belles les unes que les autres, une peau claire et douce. Avec des gestes saccadés, elle se déshabilla et enleva cette peau qu'elle avait gardée trop longtemps. Quelques grains de sable tombèrent au sol. Elle eut la vision de Louis, assis sur un banc de la place Dauphine en train de pleurer. De nouveaux sentiments s'étaient installés dans ce cerveau bien humain et elle comprit que de rester auprès de Louis la conduirait inéluctablement à la folie. Elle passa la peau *teint de pêche* et se rhabilla machinalement. Elle posa malgré tout un message sur la table à son intention : « Si tu rentres ce soir, ne m'attends pas, je suis partie chasser ». Les plaques de vitrocéramique embrumées qui cernaient la ville dissipaient la clarté lunaire. Dans un bar de Saint-Germain, une délicieuse jeune femme s'approchait d'un homme bien imbibé qui ne savait pas qu'il était au centre d'une toile de fils de soie rendant son avenir bien précaire. Priscilla attendait que le jour se lève.

Avec un peu plus de persévérance et beaucoup de patience, Louis aurait pu faire davantage qu'enlever du sable et enseigner la botanique au Luxembourg. Au fil du temps, le comportement désordonné de Priscilla qui projetait l'image d'un être inachevé dans sa mémoire intensifiait la profonde amertume de son échec. Il s'arrêta chez Boulinier, boulevard Saint-Michel. Un petit livre intitulé *La pensée réparatrice ou l'influence de l'esprit sur n'importe quelle matière* attira son attention, mais il était vraiment très cher. Il le reposa, il reviendrait en fin de mois, mais quand il repassa, il n'y était plus, le commerçant l'avait vendu à *une jolie fille un peu bizarre...*

En rentrant chez lui, un parfum lui caressa les narines, on aurait dit celui de Priscilla. Avait-il des hallucinations olfactives ? Il jeta son imper sur une chaise, cette senteur se mélangeait à une odeur de cuisine... À sa grande surprise, la table était dressée dans la salle à manger et Priscilla tenait à bout de bras un gâteau

❧ *Les souvenirs incontrôlables* ❧

qu'elle venait de démouler. Elle avait dû se brûler avec le four parce que Louis remarqua une trace rouge sur son avant-bras, il n'était donc pas bionique. Puis, cédant à la panique, il se demanda où elle se l'était procuré. Où gisait celle qui avait subi son agression ? Priscilla capta ses pensées et le rassura immédiatement : leur rencontre avait modifié le cours de son évolution de façon radicale, elle avait lu et appris du genre humain. Mais surtout, elle avait compris le pouvoir infini de l'esprit sur la matière même si parfois son comportement était répréhensible.

Pendant qu'elle parlait, les yeux de Louis s'arrêtèrent sur un petit livre, celui qu'il avait raté chez Boulinier. Elle remarqua sa distraction, elle précisa que son auteur fut en son temps raillé par ses pairs et qu'il termina son existence en prison, ses expériences étant jugées scandaleuses selon la morale et l'éthique de son époque, puis elle enchaîna :

— Regarde ce que je suis capable de faire maintenant. Je vais penser fortement à toi, comme si un évènement heureux allait arriver dans ma vie.

— Lequel ? demanda Louis naïvement

— Je vais projeter que nous pourrions vivre ensemble.

Alors Louis assista à une scène bouleversante qui resterait gravée dans sa mémoire à jamais. Priscilla se mit en ondes alpha et, progressivement, son corps et son visage se décrispèrent puis sa respiration ralentit. Le temps semblait s'être alourdi. Louis s'impatientait. Priscilla s'immobilisa complètement. Ce jour-là, l'imaginaire s'accoupla à la réalité. Le beau, le laid, la cruauté, l'indifférence, toutes ces notions s'effaçaient doucement. Par la force de l'esprit, elle transformait l'artificiel en humain, le métal cédait la place à cette bonne vie terrestre. Cette expérimentation la fatiguait beaucoup. Elle lui avoua qu'elle n'avait pour l'instant qu'une maîtrise partielle du phénomène, mais qu'à force de travail la transmutation s'opérerait, elle deviendrait un être de chair et de sang. C'était trop beau pour être vrai, mais Louis ne demandait qu'à rêver. Priscilla restait chez lui, elle ne sortait même plus.

❧ *Priscilla l'inachevée* ❧

Un soir, il trouva l'appartement vide. Pourquoi ? Le naturel était-il revenu soudainement ?

Malgré les plaques de vitrocéramique qui recouvraient Paris, il faisait doux pour un mois d'avril. Priscilla entra dans une petite épicerie et acheta des fruits. Un homme la bouscula, elle n'eut pas de mouvement d'humeur quand les fruits tombèrent à terre. Elle se baissa pour les ramasser et entendit ses genoux craquer, c'était bien la première fois... L'homme l'aida à se relever en se confondant en excuses et lui murmura qu'elle était très belle. Une page se tournait. Elle sortit de l'épicerie, marcha sur une marelle et ne comprit pas la colère de la fillette qui y jouait.

Depuis l'achat du livre avec les blanchisseuses en couverture trouvé chez le bouquiniste, elle avait conscience du gouffre abyssal qu'elle avait à combler. D'une fenêtre s'échappait *Petite Fleur* par Sydney Bechet, ça non plus, elle ne connaissait pas ! Pour le moment, elle n'avait en tête qu'une seule chose : ses genoux craquaient !

LES VIEUX MÉTIERS DE PARIS



LES CHANTEURS DES RUES

Le 24 d'un décembre oublié

Mégane aurait dû venir au monde le 24 d'un décembre oublié de tous. Et pour cela, il aurait fallu que le père Noël n'existât pas.



MICHEL AVAIT OUVERT largement le velux du loft, meurtri par des pensées anarchistes aux extravagances passées. La neige qui avait recouvert les toits évacuait ses excès dans les gouttières de zinc étrangères aux égarements du climat. Il était dix-neuf heures et Tiffany aurait dû être rentrée depuis longtemps. Tiffany... son étonnante femme dont il ne savait finalement pas grand-chose, sauf qu'ils avaient conçu un lego de chair et de sang en gestation, cette Mégane dont l'imminente naissance les rendait nerveux. La tête remplie d'inconnu contrairement à ses habitudes, le regard perdu vers cet horizon qu'il essayait de ramener à lui, il s'efforçait d'avoir moins peur. Il se méfiait de l'amour. L'amour qui s'échappe comme le sable qu'on voudrait garder dans ses mains, ses ravages qui déchaînent autant de souffrance que la haine, si ce n'est plus. On croit que ça n'arrive qu'aux autres... Ce foutu destin, un véritable meuble à tiroirs ; on se rend maître du premier, le second s'ouvre à l'inconnu. Toujours affronter l'adversité sans s'écrouler en larmes. Et certains disent que ça aide à évoluer !

Chaque instant de son retard remettait tout en question. Il continuait à fixer les toits aux allures paisibles. Soudain, sur celui

❧ *Les souvenirs incontrôlables* ❧

qui surplombait la rue qu'empruntait Tiffany, une grosse tache rouge s'agita. Un éclat brillant échappé de la nostalgie des étoiles l'éblouit et dans ses jumelles de théâtre il découvrit un énorme père Noël qui se tenait entre les cheminées fumantes. Une scène digne d'un conte pour enfants.

Michel crut qu'il fouillait dans sa hotte, mais en le scrutant attentivement il distingua mieux le bagage, une mallette contenant un fusil à lunette, et c'était le verre du viseur qui l'avait aveuglé. Apparemment la cible n'était pas au rendez-vous, car le père Noël démontait tranquillement l'arme. Soudain, il se ravisa, rouvrit la boîte et remonta le fusil à lunette. Michel plongea son regard dans le vide et entre les arbres habillés de neige il aperçut Tiffany qui rentrait. Son duo en évolution. En équilibre sur un bras, il commençait à fatiguer, mais sa curiosité était plus forte. Le père Noël qui avait fini ses manipulations pointa le canon vers le bas. Il n'entendit pas le coup de feu, mais l'envolée de moineaux prouvait qu'il y avait bien eu déflagration. Dans la rue, la femme qui gisait dans une mare de sang portait les mêmes vêtements que Tiffany. C'était elle, mais pourquoi ? On ne sait pas tout de ses proches, il en était conscient, mais le choc était rude. Tiffany, l'objet d'un contrat ? C'était une erreur ! Il persistait à le croire.

Il fouilla sa mémoire. Quels souvenirs pouvaient étayer un tel scénario, quels moments de leur vie ? Une rencontre des plus banales sur une plage de Corse, une jeune femme qui lui demande du feu, une réponse idiote... qu'il ne fume pas, et c'est faux ! Déjà un mensonge, mais pas de quoi fouetter un phoque ! Elle s'ennuyait et lui aussi ; l'un d'eux, il ne savait plus lequel, avait proposé de finir la soirée au restaurant. Ils avaient parlé de tout et de rien, de ce qu'ils aimaient, leurs goûts divergeaient. Prémices d'un naufrage, mais ils en avaient ri. La chaleur était accablante encore vers minuit et d'affreux petits moutards les canardaient avec des bouchons, ils décidèrent de retourner sur la plage. Dans le sable tiède, leurs bouches s'étaient frôlées, cela leur avait plu, ils avaient recommencé. Ils étaient restés ensemble tout l'été ; de

❧ *Le 24 d'un décembre oublié* ❧

retour à Paris, ils avaient continué à se voir puis, l'individualisme cédant peu à peu, ils avaient emménagé dans ce loft. En y réfléchissant, c'était léger pour fonder une famille.

Mégane aurait pu naître un 24 décembre si sa mère, pour des raisons inconnues de lui, n'avait par omission changé de façon définitive le script du film, avec l'aide d'un père Noël. Les temps étaient devenus incertains. Il descendit dans la rue, des visages lunaires flottaient dans le paysage. Plus c'est gore, plus ils sont nombreux. Ne pas se téléporter dans l'antiquité pour une scène de crucifixion ! La balle n'avait laissé qu'un impact rouge sur son front, ce n'était même pas impressionnant, si ce n'était la mare de sang sous sa tête. La mort peut avoir des égards... Le sac de Tiffany s'était ouvert. Outre le fait que de la monnaie s'était répandue dans le caniveau, une carte tricolore dépassait de la doublure déchirée de son portefeuille ; et il la regardait... hébété, comme un enfant déphasé, amputé d'un rêve.

Un médecin sorti de nulle part qui avait posé un doigt sur son cou lui fit signe que c'était fini. Celle avec qui il devait faire un bout de chemin faisait partie de la *grande maison*... et puisqu'elle n'avait jamais osé lui en parler, probablement d'un de leurs services les plus rock'n'roll. Comme douche glacée celle-ci était de taille.

Comment avait-il pu être aussi aveugle ? Il avait pour principe de ne pas questionner, de respecter la liberté des autres, mais là, il en avait fait une science ! Une qualité qui se retournait contre lui. Ils étaient bien ensemble, tout était devenu clair les mois passants, mais il vivait avec un flic dépourvu des stéréotypes des films de série B.

Voyant son état, le médecin l'empêcha de s'approcher du corps, il est des circonstances où les étreintes ne sont plus de mise. Un voile jaune masqua l'horizon de son existence désaccordée. L'homme de l'art lui administra un sédatif en souriant : « La vie continue, le temps atténuera les choses. » Il l'aurait volontiers étranglé, mais cela aurait sans doute provoqué trop de morts pour une seule journée.

❧ *Les souvenirs incontrôlables* ❧

Tous les 24 décembre, Michel ouvrait sa fenêtre, et la vision de deux pères Noël s'entretenant en éructant : « Diantre ! Je me suis trompé de cible ! » l'aurait réjoui. Il y avait aussi ce cauchemar qui revenait en boucle : Tiffany tirait dans la direction du toit enneigé avec deux énormes revolvers, le père Noël tombait dans le vide avec tous ses paquets et il ne touchait jamais le sol. Mégane venait au monde à ce moment-là, et c'est elle qui le descendait avec un pistolet mitrailleur. Lorsqu'il s'écrasait sur le trottoir, il n'y avait pas de sang, juste des plumes blanches qui s'échappaient de son corps. Puis Tiffany posait son pied sur lui et un homme les prenait en photo comme à l'époque de Jessy James. C'est ça qui le réveillait en sueur.

Ce 24 décembre de plus, il ouvrit le velux et sur le toit d'en face, un père Noël retirait de sa hotte une boîte en bois qui paraissait très lourde. Il s'exclama : « C'est pas possible, ce con va recommencer ! » et il appela la police. Le père Noël n'opposa pas beaucoup de résistance lorsqu'ils l'interpellèrent. Michel insista pour les accompagner, l'inspecteur le reconnut, accepta et le fit venir dès que la déposition fut prise. La valise ne contenait que des sapins en plastique aplatis et plutôt laids, des clefs de voiture, un couteau suisse et des bonbons.

Il n'y avait eu qu'un seul père Noël tueur de flics dans la région et il avait fallu que Tiffany tombe dessus. Pas de chance ! Il quitta le commissariat, la soirée commençait à avancer et il n'avait rien prévu.

À l'entrée du métro, il donna quelques pièces à des fillettes qui s'essayaient à des ritournelles qu'il n'avait pas entendues depuis de son enfance. Lointaine réminiscence des chanteurs des rues d'autrefois.

Il poussa la porte d'un pub bien enfumé pour inviter une bouteille d'alcool à sa table quand quelqu'un lui demanda :

— Vous avez du feu ?

C'était une femme avec quelque chose de volontaire dans le visage.

— Vous avez perdu votre langue ?

❖ Le 24 d'un décembre oublié ❖

— ...

— Alors, payez-moi donc un verre !

Il répondit bêtement :

— Oui !

Puis, elle ajouta :

— Je vous dois la vérité, parfois je fais peur aux hommes !

Par-dessus le Chivas, deux beaux yeux verts malicieux le regardaient. Il ne la laissa pas continuer :

— Vous êtes flic !

— Comment avez-vous deviné ?

— Je ne sais pas, dit-il un peu gauche. Je fais toujours ce genre de réflexion au moment de Noël.

LES VIEUX MÉTIERS DE PARIS



LE MARCHAND DE MARRONS

Le double de ses gestes

CÉLESTIN AIMAIT PHILOSOPHER sur l'absurde et le ridicule. Il descendait donc la rue du Mont-Cenis en glosant sur ses nubucks, prétendant qu'un individu ne consacrant pas trente secondes à ses chaussures devrait se voir interdit d'en porter. Il faisait froid. Pourquoi résister à la tiédeur du pain bio tout juste acheté, appétissante invitation au grignotage ? Combien de fois l'avait-il fait ? Plus de souvenirs, juste des couleurs, de la chaleur et cette envie d'avancer. Seul ! Il se sentait seul, le nez rougi par le gel comme fanal. Et le vague à l'âme. Un vague à l'âme et au cœur avec son ressac de sang indispensable à la machinerie. Réminiscence d'un film, une fille qui pose son doigt sur sa carotide... pour être sûre d'être vivante.

Un pigeon avec un moignon estropié essayait vainement de monter sur le trottoir quand un pare-chocs indifférent régla définitivement son existence banale et précaire. Aplati sur la chaussée, il lui évoquait ces oiseaux énigmatiques à corps de femme qui déchirent la vie... Enki Bilal... Bunker Palace Hôtel... Célestin grelottait. Trop de ruptures, trop d'êtres en voie de déliquescence. Il cria : « Pourquoi toujours réfléchir ? Où est la clause disant : pour ceux-là, cellules sans pensées, sans lumière, juste celle des abysses où des petits poissons phosphorescents résident dans des températures dignes de l'enfer. » Il sourit finalement en regardant autour de lui, quelques personnes s'étaient retournées, pas plus surprises que ça. Il aimait marcher dans Paris, même si Paris empestait l'essence, mais sentait bon aussi les marrons chauds qui dansent sur les braises. Il avait atteint la rue Lafayette, s'imaginant dans les pas d'Offenbach ou de Mozart.

❧ Les souvenirs incontrôlables ❧

Depuis plusieurs jours, il percevait une présence. Pas vraiment l'impression d'être suivi, plutôt une sorte de dualité interne, quelque chose qui lui collait aux humeurs, à la mauvaise... et qu'il essayait de contenir. Il se retourna brusquement, comme une bête traquée avant d'être cruellement mordue. Il en sentait l'impact dans son dos, c'était ridicule. Il s'arrêta... pour le constater ? Surtout pour comprendre.

L'homme qui le talonnait s'adressa à lui brutalement :

— Il te reste à peu près vingt-cinq ans de bon ! Après, il faudra négocier avec la mort, lui faire des concessions... Tu vois ce que je veux dire.

— Mais qui êtes-vous donc ?

— C'est une vieille histoire... je suis toi !

— Comment ça... « moi » ?

— Je suis toi, mais il y a longtemps...

Ce n'était ni Halloween ni la Mi-Carême, et pourtant l'homme portait un habit empesé de la fin de XVIII^e siècle.

Célestin osa :

— Vous êtes comédien ?

— Oui, c'est cela, je suis (*se reprenant*), TU étais comédien. Et je dois bien dire que tout le monde t'admirait.

— C'est toujours ça, je n'étais pas un nul quelconque ! Et vous pensez que je vais gober ça ?

— Bien sûr, j'apporte même des preuves.

— C'est ça !

Célestin allait ajouter une boutade comme à son habitude, mais il n'osa pas. L'homme reprit : « Tu ne veux pas me croire ! En fait, tu ne parviens pas à l'admettre, alors faisons une expérience. Tu vas t'approcher de moi et pendant quelques secondes, tu seras toi dans le passé. »

Célestin avait souvent rêvé de connaître le futur, mais aussi ses vies antérieures qui auraient pu expliquer un karma tellement chargé. Puisqu'il avait la chance de pouvoir ressentir l'interdit, il accepta. Quand l'homme s'avança, leurs deux corps ne firent qu'un pendant quelques secondes. Il put percevoir une femme

❧ Le double de ses gestes ❧

fort belle, jouant dans un parc à la française et, chose curieuse, il se sentait même bien dans ces étranges vêtements, bien que les bas blancs l'agaçaient. Il se vit mortellement blessé au cours d'un duel, menaçant son adversaire : « Je vous hanterai dans une autre vie ! » Puis son double réintégra sa fonction première, celle de le faire douter encore plus et de pourrir son existence qu'il trouvait déjà déliquescence. Dans un état pitoyable, il reprit sa marche en direction des grands boulevards et devant l'Opéra il se joint à un groupe de touristes. Avec le plafond de Chagall au-dessus de la tête, il eut le néant sous les pieds, car ses jambes se dérobaient. Il croyait en avoir fini avec son jumeau diabolique lorsqu'il entendit :

— C'est plaisant n'est-ce pas ?

— C'est même magnifique ! Alors, vos formules rebattues, c'est triste !

— C'est vrai, dit-il. Cependant, il se dégage de cette peinture des torrents de larmes colorées.

— Elle est belle cette expression...

— C'était la tienne à l'époque quand l'émotion te submergeait devant une œuvre. Tu oublies que je suis toi, que nous sommes un ! (*il soupira*) C'est quand même dommage que nous ne nous entendions pas !

Célestin sentit qu'il allait se fâcher.

— J'ai assez à faire avec moi-même ! Vous croyez que j'ai envie d'être deux en un... selon vos dires !

— C'est bien là que tu te trompes, je suis toi et toi rassemblés par nos souvenirs imprégnés de façon pérenne dans la conscience universelle. Je suis venu pour t'avertir ! Évite les erreurs que tu fais chaque jour, tout t'est compté. Globalement il te reste vingt-cinq ans, pas plus, de ce siècle en exubérance...

Cet étranger d'hier associé à son moi présent avait fait de sa journée un parfait et délicieux enfer. Constatant que Célestin n'était pas très convaincu, son double lui dit :

— Tu veux une ultime expérience ? Ce duel que tu as visualisé tout à l'heure, partiellement... je vais le te faire revivre.

❧ *Les souvenirs incontrôlables* ❧

Et il tenta de lui prendre la main.

— Ça ne va pas, on nous regarde enfin !

— Mais personne ne peut nous voir, calme-toi !

Alors, bizarrerie ou fatigue, Célestin le laissa faire, après tout, c'était la même main d'après lui.

Il ne remarqua tout d'abord qu'un grand carré d'herbe rase. La nature peinait à se réveiller, rien ne troublait ce décor champêtre à l'exception, peut-être, d'une bande de corbeaux perchés au sommet d'un chêne, attendant ou espérant quelques reliefs ?

Un premier carrosse arriva. Deux chats égyptiens en vis-à-vis encadraient un entrelacs de lettres d'or qui ornait les portes. Le personnage, pas très grand, sûr de lui, qui en descendit ne pouvait être que lui-même. De l'autre côté, un cheval était attaché à un arbre. Un homme sortit des fourrés, son meilleur ami. Son ennemi de toujours... Sur la couverture de la selle, ses initiales finement brodées. Après plusieurs passes d'armes qui lui semblèrent des siècles, ils s'affaissèrent sur les genoux, face à face. Il le sentit basculer contre lui puis il s'écroula. Les corbeaux avaient tout leur temps, la nuit était encore loin. Célestin porta la main à son gilet, quelque chose de chaud et visqueux s'en échappait. Ce fut sa dernière sensation.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, ils étaient toujours boulevard des Italiens. Célestin et lui. Lui et Célestin ! Lui qui n'en démordait pas et qui lui posa la question :

— Tes impressions ?

Célestin répondit :

— Non seulement je n'ai rien vu, mais je ne suis plus près d'écouter de telles sornettes.

Et il ajouta rageusement :

— Vous vous êtes trompé sur toute la ligne !

— C'est impossible, tu refuses l'évidence ! Je suis venu de la nuit des temps pour toi !

Alors, Célestin cria :

— Eh bien, vous pouvez y retourner ! Foutez le camp, j'ai assez à faire avec un seul moi. Allez mourir en enfer !

❧ Le double de ses gestes ❧

Stupéfaits, des passants s'immobilisèrent et le dévisagèrent. Il marmonna : « Je vais aller boire un petit noir au Café de la Paix. J'ai pas arrêté de marcher de la journée, j'ai mal aux nubucks ! »

Le garçon de café lui tendit un mouchoir en papier : « Vous avez du sang au coin de la lèvre. » Il en avait aussi sur sa chemise.

Les vitrines de l'avenue de l'Opéra s'ornaient de reflets orangés. La nuit n'était pas très loin. Il ne sentait plus l'odeur des marrons grillés.

Et si cet abruti avait raison ? Et s'il ne lui restait plus que vingt-cinq ans moins une journée ?